

L'INCROYABLE JEAN DE L'OURS.



Deux pauvres journaliers héritèrent d'un enfant si vigoureux, qu'à trois ans, il renversait les hommes les plus robustes.



A treize ans, il étrangla un ours pour se faire un vêtement de sa peau, ce qui le fit surnommer Jean de l'ours.



Il avait un appétit égal à sa force; ses parents ne pouvant le nourrir l'engagèrent à chercher fortune ailleurs.



Il alla chez un forgeron qui le fit frapper devant; du premier coup de marteau, Jean enfonce l'enclume en terre.



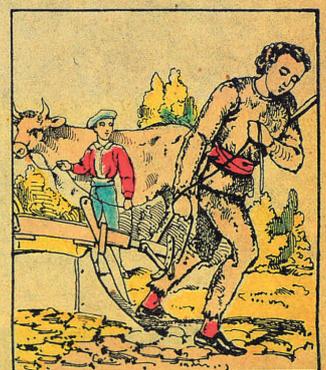
Le forgeron lui dit : camarade tu es trop fort pour moi, prends ce que tu voudras pour ton salaire et va-t-en plus loin.



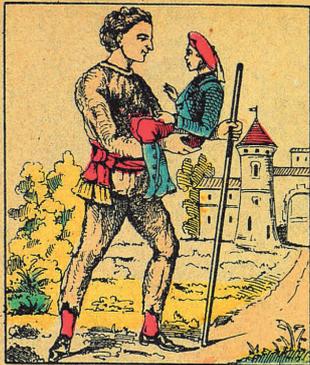
Jean de l'ours prit une barre de fer grosse comme le poignet, l'ajusta à sa taille en la cassant par petits bouts et s'en alla.



Jean rencontra un fermier qui labourait avec deux paires de bœufs à sa charrue et lui demanda de l'aider.



Que sais-tu faire lui demande le fermier Jean détela les bœufs, saisit la charrue et la mena de l'ouvrage.



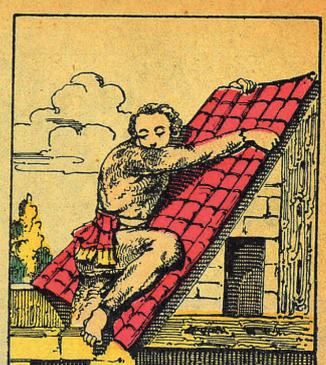
Je te prends à mon service dit le fermier : viens à la ferme signer le marché; pour épargner la fatigue à son maître Jean le porte sur sa main.



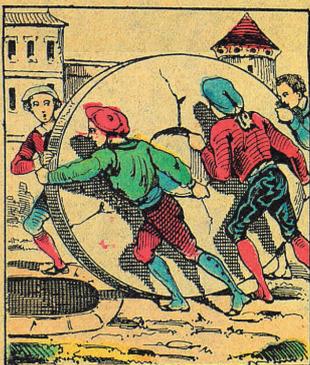
Dans la cour de la ferme, ils virent une voiture de blé à demi renversée, Jean d'un coup d'épaule la remit d'aplomb.



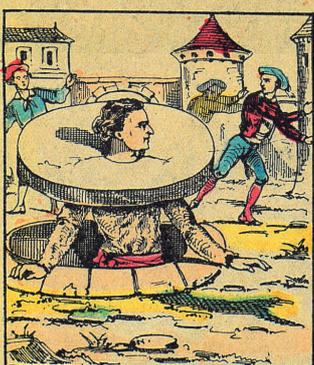
Les domestiques entourent le nouveau venu; Jean, pour s'amuser, jongle avec quelques-uns d'entre-eux comme avec des billes.



Les valets redoutant un aussi terrible compagnon l'enferment dans la grange; Jean soulève la toiture, la met en travers et sort.



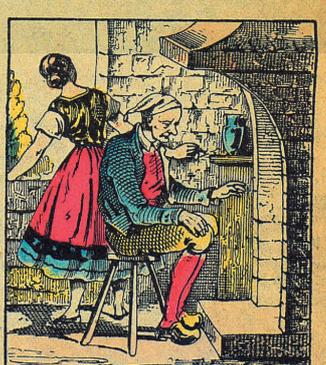
Pendant que Jean nettoie le fond d'un puits, les valets font rouler sur lui une meule de moulin.



Jean sort du puits avec la meule à son cou en guise de collerette; les valets effrayés prennent la fuite à toutes jambes.



Jean dit au fermier . la société des envieux est détestable, je pars. Il se met en route en faisant tourner sa canne de fer entre ses doigts.



A l'heure qu'il est, Jean de l'ours est encore en voyage. Ses parents l'attendent le jour en jour, nous le reverrons donc sous peu.

JEAN DE L'OURS

IV

Une image d'Épinal.

Il se fait entre les traditions orales et la littérature imprimée pour le colportage un échange incessant qu'on ne doit pas négliger dans l'étude historique des légendes, contes, chansons etc. Nous ne saurions mieux le comparer qu'à la circulation du sang dans notre propre corps : ainsi le sang va du cœur aux artères, les artères le distribuent aux réseaux capillaires, et de ces réseaux les veines le ramènent au cœur pour recommencer la même course encore et toujours.

Le conte de Jean de l'Ours dont nous avons déjà parlé plusieurs fois (T. III, col. 298, 329 et 395) circule encore dans le peuple comme image avec un texte Il est bien altéré sous cette forme, parce que l'arrangeur anonyme l'a retouché selon son goût. Dans ces retouches l'origine semi-animale du héros a disparu comme trop invraisemblable et son nom est expliqué par une aventure analogue à celle d'Hercule avec le lion de Némée ; le merveilleux est réduit à une force extraordinaire, et Jean de l'Ours n'est plus qu'un homme très fort.

Plutôt que de reproduire ici le texte de cette image, nous préférons joindre l'image elle-même au n° afin que nos lecteurs (surtout nos lecteurs étrangers) se représentent mieux comment les contes se répandent encore en France par la littérature et par l'imagerie. On trouvera donc, encarté dans ce n°, *L'incroyable Jean de l'Ours* de l'éditeur Pellerin à Epinal. Nous engageons nos lecteurs à conserver ce placard pour le faire brocher ou relier avec le volume de notre Revue : il devra être collé sur onglet et mis en face de la présente page.

H. G.

LA MOTTE DE TERRE

I

1. Les colons de Cyrène, Doriens et Minyens venus de Lacédémone à Théra et de Théra en Afrique, prospérèrent si vite et si bien qu'ils crurent avoir ou voulaient avoir des divinités à eux : ceux des dieux poliaides ou nationaux dont leur fortune semblait l'œuvre, ne devaient-ils point par là même, en effet, appartenir au nouveau pays d'une façon toute spéciale ? Les colons firent donc naître leur Pallas Tritogénie en Afrique, où, grâce à eux sans doute, un ou plusieurs lacs s'appelaient Triton, *falsi Simoentis ad undam* ; ils donnèrent aussi pour patrie à leur Aristée (dieu de la fertilité) la contrée fertile par excellence qu'ils occupaient, bien que ce personnage fût le fils de l'Apollon Dorien ; enfin, ils déclarèrent que la Cyrénaïque devait son nom à la mère d'Aristée, nymphe venue comme le vaisseau construit par les Argonautes leurs aïeux, du Pénée et du

T. V

Pélion (1), et attirée probablement en Libye par une appellation géographique assez répandue dans les parages méditerranéens, Cyra, Cynos, Cerné, Cyraunia, Cyraunis, etc.

Toutefois, les visées ambitieuses des Cyrénéens n'infirmaient point le principal lien de la colonie à sa métropole, la communauté du foyer : on avait, bien au contraire, imaginé toute une légende pour légitimer ce trait d'union par un prodige.

La fable dont il s'agit a été racontée en premier lieu par Pindare, que ses ancêtres les Égides rattachaient aux fondateurs de Cyrène, et qui aimait en conséquence à célébrer la jeune colonie (2). Suivant le poète, un des Argonautes nommé Euphémios (peut-être l'Eumélos du Critias, fils aussi de Poseidon), avait reçu d'un dieu du lac Triton une motte de terre, « comme gage d'hospitalité, » ce qui rappelle assez bien l'investiture féodale par le don d'une motte gazonnée, et même la consécration des féciaux par une motte du même genre. Euphémios aurait dû conserver ce présent pour le déposer sur le sol grec, auprès de la bouche du Tartare, dans Ténare sa patrie (où le temple avait la forme d'une grotte, suivant Pausanias, et qui était située d'après Strabon (3) sous le même méridien que Cyrène) : Ténare étant une ville du Péloponèse, les Lacédémoniens et les Argiens auraient ainsi possédé la Libye ; mais la motte de terre, oubliée, tomba du vaisseau des Argonautes dans la mer, et les flots l'emportèrent jusqu'à l'île Callisté (Théra), celle des Cyclades qui se trouve le plus près de l'Afrique. L'empire de la Libye, contenu dans cette « glèbe éternelle, » appartient donc à l'île de Théra et aux descendants d'Euphémios qui s'y établirent. Apollonius (4) prétend que ce fut Euphémios qui jeta la motte de terre libyenne dans la mer, où elle serait devenue l'île Callisté ; et peut-être faut-il regarder cette île comme analogue à Ténare relativement au Tartare ; en effet, Callisté, Théra ou Santorin est de date récente et de formation volcanique, comme le savaient les Grecs, dont les traditions, celles relatives à Pithécuse (5), par exemple, représentaient les cratères des volcans comme des soupiraux de l'enfer. Les chrétiens du moyen âge conservèrent cette croyance, et aujourd'hui encore « la façade plutonienne » de Santorin fait songer « aux ruines foudroyées d'un palais de Titan. » ou à « l'entrée d'un cercle de l'enfer du Dante (6). »

2. Il y a dans le récit de Pindare les traces d'une ancienne cérémonie restée plus en usage chez les Latins que chez les Grecs, de sorte que c'est le rite des premiers qui explique la légende des seconds.

Les Latins, en fondant leurs villes, creusaient une fosse ronde, *mundus*, dans laquelle ils jetaient une poignée de terre apportée de la métropole, ou plusieurs

(1) Cf. Hésiode, édition Didot, *fragments*, p. 53 ; Apollodore, II, 5, 8, 1 ; Diodore, IV, 41 et 81, etc.

(2) Quatrième et cinquième *Pythiques*.

(3) XVII, 3, 20 et VIII, 5, 1 ; cf. Diodore, XVIII, 21.

(4) *Argonautiques*, édition Didot, p. 110.

(5) Pindare, 1^{re} *Pythique* ; *Fragmenta histor. græc.* édition Didot, I, Phérécyde, *fragment* 14 ; Strabon, V, 4, 9, et XIII, 4, 6 ; etc.

(6) Ch. de Moüy, *Nouvelle Revue*, 15 juillet 1890, p. 242.